

La conservation préventive : le bon sens érigé en système

Éléonore Kissel, Frédéric Ladonne, Anne Both

Citer ce document / Cite this document :

Kissel Éléonore, Ladonne Frédéric, Both Anne. La conservation préventive : le bon sens érigé en système. In: La Gazette des archives, n°239, 2015-3. Chemins de traverses : ces métiers au service des archives. Regard d'une ethnologue. pp. 107-121;

doi : <https://doi.org/10.3406/gazar.2015.5335>

https://www.persee.fr/doc/gazar_0016-5522_2015_num_239_3_5335

Fichier pdf généré le 12/05/2018

La conservation préventive : le bon sens érigé en système

Éléonore KISSEL et Frédéric LADONNE,
entretien mené par Anne BOTH

Éléonore Kissel est restauratrice d'arts graphiques de formation initiale. Après avoir été consultante pendant une vingtaine d'années en conservation préventive, elle est aujourd'hui responsable du pôle conservation et restauration au musée du Quai Branly. Frédéric Ladonne est architecte-programmiste, spécialisé dans la programmation et construction d'équipements culturels à l'atelier FL&Co. Ils sont tous les deux titulaires du diplôme d'études supérieures spécialisées en conservation préventive de l'université Paris-1 Panthéon Sorbonne et enseignent à l'Institut national du patrimoine (INP).

Au cours de cet entretien croisé, ils s'appuient sur leurs expériences respectives en institutions patrimoniales pour expliquer les fondements de la conservation préventive. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, il s'agit d'abord d'une démarche de bienveillance à l'égard des objets patrimoniaux et de ceux qui les manipulent, avant d'être une question à proprement parler de moyens. La formation pluridisciplinaire et la sensibilisation des personnels constituent les meilleurs outils pour adopter une démarche de conservation préventive. Le pragmatisme, la simplicité, le bon sens et une vision holistique du contexte de conservation se révèlent, dans ce contexte, primordiaux. Quant à la mise en place d'un plan d'urgence, elle n'a de sens que lorsqu'un certain degré de conservation préventive est atteint de manière homogène à tous les niveaux. Éléonore Kissel et Frédéric Ladonne soulignent que la conservation préventive est intégrée depuis longtemps dans les services d'archives, depuis les récolements systématiques, les inventaires en passant par les reconditionnements et les bonnes pratiques de consultation imposées au public.

Éléonore, vous êtes originaire du Canada, pays auquel on attribue l'origine de la conservation préventive.

Éléonore Kissel : Je ne pense pas que ce soit une pratique canadienne, mais très ancienne, qui existe partout : on essaie d'éviter d'abîmer les choses auxquelles on tient. Je montre souvent la photo du déménagement d'une bibliothèque d'un monastère tibétain au Népal¹. Un moine descend un chemin avec ses livres sur l'épaule, emballés dans un textile orange. On sait que, traditionnellement, les textiles qui emballaient les livres étaient de couleur orange, car c'est une substance répulsive pour les insectes. La conservation préventive est la protection de ce à quoi on tient, puis on peut l'ériger en système. Cela prend une dimension un peu différente lorsqu'on essaie d'identifier l'ensemble des risques pour les traiter de manière holistique. On procède ensuite à des actions prioritaires par rapport aux altérations les plus rapides ou les plus graves. Quand c'est un système organisé, pensé comme tel, on appelle cela de la conservation préventive.

Frédéric Ladonne : Il s'agit de la préoccupation de se protéger. Quand on préserve nos petits, on préserve ce qu'on a de plus fragile et l'on couvre plus nos petits que l'on ne se protège. Les collections à suivre sont les collections les plus sensibles car elles sont des alerteurs. Les cultures de l'enveloppe, de s'habiller et de se protéger, existent dans une perspective qui a un rapport avec la conservation préventive, c'est-à-dire un rapport au temps et l'idée de durée. C'est un sujet passionnant parce qu'il interroge aujourd'hui le futur.

Il existe encore des services d'archives où les lecteurs posent leur trousse à côté des documents.

F. L. : On ne peut pas leur jeter la pierre. Le lecteur vient pour consulter. C'est le destinataire final. Je suis pour être très attentif, mais si la vigilance conduit à faire des prisons pour les objets, elle pose une vraie question : pourquoi conserve-t-on ?

¹ Pour le détail de l'intervention de restauration, voir VANDENBROUCK (Fabienne), « Escapade en Himalaya : conservation préventive au monastère de Pullahari », *Conservation restauration des biens culturels*, ICCROM, n° 13, 1999, p. 19-21.

E. K. : Mes premiers projets en conservation étaient dans le secteur du patrimoine documentaire : archives et bibliothèques. J'ai rapidement appris que préservation et accès étaient indissociables. J'ai compris plus tard que ce n'était pas aussi marqué dans les musées. En services d'archives, il y a une obligation d'accès à l'information. La non-communication est un dernier recours : la règle est que dans un service d'archives les documents doivent pouvoir être consultés. C'est une école extraordinaire pour la conservation préventive.

F. L. : Quand j'ai voulu m'inscrire au master de conservation préventive [université de Paris-1], j'avais fait des réserves de musées comme architecte, mais jamais de conservation préventive. J'en avais entendu parler. Je me suis inscrit et, à la première réunion une personne a demandé : « Quel est le premier risque pour les collections ? » L'un de nous a répondu : « Le public ». Il travaillait dans un musée pour donner ce type de réponse. Je lui ai répondu : « Si la conservation préventive c'est ça, il faut tout brûler. » Au moins le problème sera réglé. Si on fait tout ça, c'est pour qu'il y ait un regard du public sur ces œuvres. Dans les archives, la conservation préventive est beaucoup plus intégrée que dans les musées, parce que leur mission est avant tout de mettre les documents à disposition.

Il y aurait une plus forte conscience de la conservation préventive dans les archives ?

E. K. : Ce n'est pas explicité ainsi, ils se gargarisent moins de la conservation préventive. Cela est lié pour une très grande partie à l'usage : tous les jours, on voit des documents manipulés. Sur une collection de 300 000 feuilles d'archives, le taux de consultation va être infiniment plus grand, bien que ce soient souvent les mêmes qui sortent, qu'à l'échelle de 300 000 objets. Il y a une conscience aigüe de la dégradation des documents, en particulier en archives contemporaines.

F. L. : En musée, il y a un problème de veille : si on ne fait pas attention, il y a des éléments qui sont dans des poches d'oubli, mais des oublis de vingt, trente ou quarante ans. La conservation préventive consiste à sortir les collections de ces poches d'oubli. Il y a ainsi des collections en totale déshérence.

E. K. : Je dirais que cela existe aussi en archives mais sur des fonds non classés.

F. L. : Dans les musées, les manipulations sont très faibles, ce sont des objets qui ne bougent pas.

E. K. : En salle de lecture, une pression est présente tous les jours. Les lecteurs le voient. En même temps, la conservation préventive en services d'archives est moins spectaculaire.

Justement, en quoi consiste la conservation préventive en archives ?

E. K. : Déjà, par rapport aux musées, le climat est en général plus stable dans les magasins : la masse de matériaux organiques fait qu'on a souvent une hygrométrie plus stable. La conservation préventive consiste avant tout à ranger des kilomètres linéaires de documents à un endroit où on peut les retrouver. La spécificité du patrimoine documentaire est que si un objet, une liasse ou une boîte n'a pas un numéro et une place dédiés, on ne peut pas les retrouver, alors même que la loi exige qu'on puisse les présenter à un citoyen. Dans les musées on peut fonctionner pendant trois ccnts ans sans avoir la pleine mesure de ses objets et de ses collections.

F. L. : On peut conserver un objet, une oeuvre sans savoir de quoi il s'agit.

E. K. : Ou l'exposer sans l'avoir coté. Personne ne va demander la cote ou le registre. La pratique de rangement est considérable dans les services d'archives et dans les bibliothèques. Le papier, c'est fragile. Même une mauvaise liasse, degré zéro de la conservation préventive en termes de conditionnement, vaut mieux qu'une absence de liasse. Aujourd'hui, il n'y en a pratiquement plus. Toutes les séries W sont versées en boîtes, et même une mauvaise boîte vaut mieux que pas de boîte.

F. L. : À quoi sert de conserver un document si on n'est pas capable de le retrouver ? Dans les musées, on peut se demander si la première chose à faire en conservation préventive est de compléter l'inventaire, même sommairement.

E. K. : Si un inventaire ne devait pas être fait de manière réglementaire, au moins ranger.

L'organisation d'un fonds ou d'une collection participe-t-elle à la conservation préventive ?

E. K. : Totalemment. Quand ce n'est pas le cas, cela pose de graves problèmes. D'une manière récurrente, un croisement entre des critères d'ordre scientifique – qui appartiennent au conservateur – et des critères d'ordre matériel, qui peuvent être les matériaux constitutifs, la forme, la masse ou le format fonctionne bien. Dans la plupart des services patrimoniaux, il y a un emplacement où l'on range les objets qui ont un format hors normes, car ils émergent comme ayant des besoins spécifiques de rangement.

F. L. : L'adressage des collections dans la réserve est primordial. Ces emplacements spécifiques, comme ceux des hors normes, sont aussi ceux des collections les plus précieuses, les plus consultées ou les plus sensibles.

Un membre du Bouclier bleu¹ me disait que s'il fallait sauver quelque chose, ce serait les inventaires.

E. K. : De manière générale, oui, c'est vrai. L'inventaire va servir de documentation pour ce qui est perdu en un « temps zéro ». Dans un musée où l'inventaire est numérisé et où le serveur est en miroir quelque part, personne ne va aller se précipiter pour aller sauver les registres d'inventaires.

F. L. : L'urgence est peut-être alors de faire une simple photocopie.

E. K. : J'ai fait une mission dans un service d'archives départementales pour monter un plan d'urgence, où les registres paroissiaux des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles étaient entièrement microfilmés. En cas d'urgence, il avait été décidé que l'armoire de microfilms serait sauvée en priorité, et non pas le linéaire très important d'état civil. Les lecteurs ont besoin d'accéder à l'information. Je ne suis pas choquée par cette réponse.

¹ Le Bouclier bleu est une association non gouvernementale de sauvegarde des biens culturels, composés de professionnels.

La conservation préventive n'est-elle pas réservée aux grandes institutions pour des questions de moyens ?

F. L. : La conservation préventive n'est pas un problème d'argent, c'est un problème d'approche. La conservation préventive, ce n'est pas construire un nouveau bâtiment. Beaucoup d'actions de conservation préventive n'en ont pas le nom.

E. K. : Je ne connais pas un service d'archives municipales, si modeste soit-il, qui ne fasse pas de préservation ou de conservation. Tout le monde achète des boîtes.

F. L. : La conservation préventive est présente en permanence dans un service d'archives. C'est infime, mais c'est ce qui fait que le patrimoine soit conservé.

E. K. : Par ailleurs, il y a un biais dans nos expériences respectives : nous n'avons jamais été agents des archives, nous sommes consultants. Et, par définition, lorsqu'on nous appelle, c'est pour travailler dans un établissement où la conservation préventive va être érigée en système.

Dans quel contexte fait-on appel à vous ?

E. K. : On nous contacte pour une grande variété de choses : hiérarchiser des actions de conservation matérielle avant un déménagement, déterminer les fonds les plus fragiles et donc à reconditionner en priorité. Pour un plan de sauvegarde, un plan d'urgence en Archives départementales ou pour réfléchir à une salle de quarantaine, parce qu'il y avait des moisissures. On m'a aussi appelée pour concevoir une politique de restauration sur des fonds anciens, le trésor des chartes de tel service d'Archives départementales. J'ai aussi réalisé des bilans climatiques.

F. L. : Les bilans climatiques permettent de savoir comment se comporte un bâtiment. La plupart du temps, les services sont inquiets et souhaitent qu'on leur confirme que tout va bien. Généralement, les gens sont plutôt sensibilisés à la conservation préventive et les conclusions rarement catastrophiques. En revanche, cela peut aboutir à des niveaux très différents. Par exemple, les conclusions pour les Archives du Vaucluse [Palais des papes]

sont multiples avec des tâches simples – isoler les portes, fermer les fenêtres, etc. – mais ont porté aussi sur d'autres aspects. Il y a une corrélation entre le confort de travail et la conservation préventive, comme le fait qu'il y ait un peu de lumière avec des petits espaces qui génèrent des risques de manipulation.

E. K. : La conservation préventive est une discipline de généraliste. On a besoin d'un architecte, d'un hydrogéologue, d'un microbiologiste, d'un entomologiste, d'un plombier, d'un pompier, etc. Je ne suis jamais aussi performante que lorsque que je travaille avec chacun de ces métiers, et on progresse en permanence. Ce qui en fait une discipline d'humilité.

F. L. : La conservation préventive a l'avantage d'aller dans cette logique holistique. Lors d'un rendez-vous avec le directeur d'un musée, je lui ai dit : « Si j'étais vous, j'achèterais une bonne sono à mes installateurs qui travaillent avec cette mauvaise sono dans une lumière affreuse ». Les équipes changent tous les trois mois, il n'y a pas de pérennité de savoir-faire, ce n'est pas une bonne ambiance. Changer la qualité de l'éclairage et de la musique, cela semble dérisoire, mais pour les collections c'est très important. De quoi ont-elles souffert ? De la manipulation, car elles bougent tout le temps. Qui les manipule ? Les équipes de la régie, qui doivent être sereines.

E. K. : Dans les archives, il y a énormément de mouvement. Si on n'est pas capable d'améliorer les conditions de conservation par des boîtes, des étagères propres, des pratiques de manipulations, des chariots plus adaptés, au bout d'un moment, cela augmente le risque d'altérations et rend le travail laborieux.

Prendre soin du patrimoine serait faire preuve de bienveillance à l'égard des personnes qui s'en occupent.

E. K. : Le luxe de la conservation préventive est que l'on s'occupe des personnes par le biais des objets. C'est vraiment ce qui fait que j'ai aimé cette discipline et son côté panoramique. Ce lien entre la conservation préventive et le bien-être des gens peut paraître étrange, mais il est totalement organique.

F. L. : C'est une histoire de globalité. Si on est bon sur un plan et mauvais sur un autre, cela ne marchera pas. Il s'agit ici d'avoir conscience de ne pas être

parfait, mais faire monter tout le système d'un niveau. Sur les archives, cela concerne l'environnement global, la lumière, le climat, le bâtiment, la pratique de consultation, la poussière, etc. Il faut faire des arbitrages, tout a une importance. Qu'est-ce qui est le plus urgent ? Par quoi commence-t-on ? La première chose à faire est d'écouter et de regarder les gens, il y a peut-être des malfaçons mais surtout du savoir-faire sur lequel s'appuyer. La conservation préventive n'est pas défensive, elle est constructive.

On se représente parfois le chargé de conservation préventive comme un gardien des bonnes pratiques.

E. K. : Au contraire, il s'agit de trouver des solutions, tant pour l'avenir que pour le présent. Par exemple, c'est se soucier des gens qui s'occupent du patrimoine, mais aussi des gens qui viennent le voir. Personnellement, je suis dubitative sur les dessins exposés à cinquante lux.

F. L. : C'est le grand risque de la conservation préventive. Conserver, c'est accepter sereinement une part de risques. Travailler sur la défensive peut devenir extrêmement dogmatique. En architecture, sous couvert de régulation climatique, on va fabriquer des monstres de guerre. Quand la climatisation se dérégule et passe de 15 % à 85 % puis de nouveau à 15 % et à 85 % de taux d'humidité relative toutes les deux heures parce qu'elle a fait sauter les deux valeurs de consignes, les objets vieillissent d'un an à chaque période de deux heures. Ainsi, en un week-end, l'œuvre a vieilli l'équivalent de vingt-quatre ans. La machine ayant été mise en place, plus personne n'a de doute. Personne n'a rien étalonné mais tous sont bienveillants et font confiance à une machine en la laissant dérapier. Notre travail de conservation préventive s'inscrit dans le temps. Des établissements, très bons à un moment, dérivent aujourd'hui.

Beaucoup de personnes en services d'archives sont démunies face à un sinistre.

E.K. : C'est une question de formation continue du personnel.

F. L. : La formation est un outil fondamental pour tout le monde. J'ai eu quelques « héros », des personnes qui ont eu un rôle précurseur, alerteur. S'ils n'avaient pas été là, le patrimoine aurait disparu. Rose Valland est une héroïne¹ pas de la conservation préventive, mais qui croit en sa mission et va jusqu'au bout chaque jour. Dans la conservation préventive, il existe aussi des alerteurs qui sont attentifs, dans des établissements où personne ne prête attention à la conservation préventive, et on s'aperçoit au bout de dix ou quinze ans qu'ils ont fait un travail colossal.

E. K. : Il est vrai que la conservation préventive n'est pas « *glamour* », en comparaison de d'autres disciplines, mais profondément satisfaisante.

Pourquoi la conservation préventive est-elle si peu « *glamour* » ?

E. K. : Parce que l'on s'occupe de sujets en apparence insignifiants. Je dois être l'une des personnes sur le territoire national qui a donné le plus de cours sur la poussière. J'ai enseigné sur les insectes, les rongeurs, les chauves-souris, les polluants gazeux, le climat, etc., sur des sujets un peu arides ou difficiles à rendre intéressants.

Faut-il se doter d'un plan d'urgence ?

E. K. : Le plan d'urgence est ce qui m'a le plus intéressée², mais l'expérience montre qu'il est impossible d'être sur tous les fronts en même temps. Le moment où un établissement se sent prêt à s'engager dans un plan d'urgence est très singulier. On a attendu une décennie pour aborder la question du plan d'urgence dans un musée des beaux-arts, qui est un grand musée.

¹ VALLAND (Rose), *Le Front de l'art. Défense des collections françaises, 1939-1945*, Paris, Réunion des musées nationaux, 2014 (1961).

² Voir KISSEL (Eléonore), DUCATEL (Nathalie), ORVAS (Frédérique), Maine & Associates, *Plan de prévention de d'intervention en cas de sinistre : plan modèle à l'intention des musées, des centres d'archives et des bibliothèques*, Adaptation pour l'utilisation en France, Québec, Centre de conservation du Québec ; Dijon, Office de coopération et d'information muséographique, 1999.

F. L. : Pourtant tous sont attentifs, de la conservatrice à la régie.

E. K. : La question du plan d'urgence a émergé en interne quand ils ont été en capacité de l'aborder. Avant, il y avait le déménagement, le chantier des collections, l'inventaire, le récolement, de gros projets de restauration, etc. On commence à parler du plan d'urgence et à le voir se dessiner quand l'établissement est en capacité de l'entendre. C'est-à-dire quand il a progressé en termes de conservation préventive parce que cela mobilise, d'autant plus en situation de crise, tous les savoirs et tous les services. Par exemple, je m'intéresse aux plans d'urgence depuis 1992 ; or, en tant que consultante, je n'ai eu que deux mandats spécifiquement ciblés sur ce sujet en plus de vingt ans.

Peut-on dire qu'il faut une certaine maturité ?

F. L. : Bien sûr. Il faut avoir intégré beaucoup d'éléments. Cela veut dire aussi qu'il faut passer au niveau supérieur, celui de l'anticipation du risque et être à jour sur tout, mais aussi être bon sur le climat, le récolement, etc.

Peut-on dégager des étapes de progression jusqu'à cette maturité que vous évoquez ?

F. L. : La conservation préventive ce n'est que cela, des étapes.

E. K. : Il faut que les gens aux fonctions les plus modestes, ou perçues comme telles, autrement dit les catégories C, y adhèrent complètement. Le plan d'urgence n'a aucun sens si les magasiniers comme les agents d'entretien n'ont pas cette culture de la conservation préventive.

F. L. : La conservation préventive me rappelle mon métier premier, architecte, où les élus décident du bâtiment et les équipes sont sur le chantier. La conservation préventive a ces deux aspects : stratégique, budgétaire et une matérialité que je trouve passionnante. La conservation préventive, c'est du terrain avant d'être des normes.

E. K. : Il y a des gens extraordinaires qui font monter d'un cran une collection. Cela a été théorisé de manière magistrale par Peter Waters¹, conservateur-restaurateur de la bibliothèque du Congrès, avec le concept de la « préservation par phases ».

F. L. : Je pense à un autre musée, par exemple, où toutes les équipes, tout le monde a été impliqué dans un chantier des collections : tout a été rangé avec des inventaires et des fichiers, qui ont tous la même référence, avant et après. Dans la conservation préventive, il y a toujours une étape où il faut prendre son mètre, mesurer, au milieu de la poussière. C'est la huitième réserve que l'on voit, et il y en a encore quarante-deux à faire. Nous partons d'une matière qui est là et travaillons avec. Le premier interlocuteur est la collection, le fonds. C'est ce pourquoi on travaille. On s'engage et les personnes qui sont avec nous sont dans le même bateau.

Votre travail diffère-t-il du personnel qui est là au quotidien ?

F. L. : Quand on arrive dans un service, le but n'est pas de naviguer tout seul dans sa barque mais de monter dans celle des autres et de dire « voilà comment on pourrait naviguer ».

E. K. : Quand je me suis installée en France en 1995 [du Canada], il y avait une offre de formation limitée en conservation préventive. Aujourd'hui, tant en termes de formation initiale que continue, elle est très importante. Pour les agents d'entretien, les magasiniers et les documentalistes à qui l'on demande de s'occuper d'archives ou de fonds patrimoniaux et qui n'ont pas été formés, on observe encore des carences en compétences pour la conservation préventive. D'ailleurs, j'ai eu l'occasion de former des centaines de personnes qui travaillaient dans des entreprises de nettoyage.

F. L. : Les former, c'est miser gagnant. On fait grimper la conservation d'un cran. Le master de conservation préventive des biens culturels de Paris-1 n'existera peut être plus après cette année. On pourrait dire que la situation est dramatique, mais je pense qu'il n'a peut-être plus de raison d'être. Cette formation a joué le rôle d'alerteur et, grâce à elle, il y en a eu d'autres ailleurs, comme à l'INP et qui ont participé ainsi à la diffusion de la conservation

¹ WATERS (Peter), « *Phased Preservation: A Philosophical Concept and Practical Approach to Preservation* », *Special Libraries*, v. 81, n° 1, 1990, p. 35-43.

préventive. Je pense qu'il vaut mieux maintenant avoir des gens très performants sur des sujets précis. Il est plus intéressant que l'INP ou l'Office de coopération et d'information muséales (OCIM) fasse tous les ans un cours sur le climat, la lumière, les réserves, etc. avec des modules à valider car cela formera une communauté plus grande.

Conseillez-vous aux services d'archives d'avoir une personne chargée spécifiquement de la conservation préventive ?

F. L. : Il y a deux choses : la compétence et l'attribution. Au musée de T., ils étaient plusieurs conservateurs et il y avait une attribution des époques, des domaines et des missions transversales, dont la conservation préventive. C'est la personne qui a une sensibilité à la question qui s'occupera au mieux de la conservation préventive, mais ce n'est pas sa seule mission sauf pour les grandes institutions.

E. K. : La restauration, en formation initiale, est en quelque sorte la voie royale qui mène à la conservation préventive. J'ai pratiqué la restauration, ce qui me sert encore pour l'estimation des temps de traitement, les constats d'état, la connaissance des matériaux de restauration, la terminologie. Le monde des restaurateurs est scindé en deux, entre ceux qui ne pourraient pas se passer de la conservation préventive et ceux qui sont centrés sur l'objet.

F. L. : Dans la conservation préventive, il y a un vrai rapport à l'objet. Parmi mes étudiants en master, certains venaient de la régie. Il y avait aussi des restaurateurs, qui se mettent à la place de l'objet. Ils n'ont pas beaucoup « le regard périphérique » mais sont très impliqués.

E. K. : En tant que consultants, on a un atout extraordinaire : on sait que ça peut être fait parce qu'on l'a déjà réalisé. C'est un potentiel qu'on ne réalise pas et qui a un effet d'entraînement.

Ressentez-vous une certaine forme d'immobilisme ?

F. L. : Non, il y a beaucoup de gens très enthousiastes mais pas d'immobilisme. La seule chose est que la conservation préventive a été beaucoup utilisée comme un outil de levier, qui a marché dans le début des années 2000. Maintenant, les enjeux sont différents, c'est plus un outil structurant en interne.

Comment la conservation préventive s'articule-t-elle avec la notion de priorité ?

E. K. : Cela dépend du projet. S'il faut tout déménager, on commence par ce qui est fragile. Par exemple, aux Archives départementales de l'Oise, j'avais fait une mission d'évaluation de collection préalable au déménagement qui concernait uniquement les 2 000 documents scellés, les tablettes de cire et un troisième *corpus* très fragile.

Les conservateurs sont-ils plus sensibles à la conservation préventive ?

E. K. : Cela a énormément évolué. C'est pour ça que je suis assez d'accord avec Frédéric, la nécessité d'avoir une formation très ciblée comme le master de conservation préventive n'est sans doute plus la même aujourd'hui. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait plus rien à faire en matière de formation.

F. L. : De mon côté, je n'ai pas connu les missions de conservations préventives des années 1990 et 2000. Maintenant, dans les musées, les gens sont souvent formés.

Est-ce qu'il existe une sensibilité particulière pour la conservation préventive ?

E. K. : Il y a vingt ans, j'aurais posé un jugement de valeur. Aujourd'hui, j'aime bien l'idée que ce ne soit pas la même chose qui nous touche. Il y a des conservateurs passionnés par le classement et d'autres par la gestion scientifique des fonds. Si la base est acquise, cela ne me choque pas qu'ils ne le soient pas par la conservation préventive.

F. L. : Il arrive que les personnes chargées de la conservation préventive empêchent de faire avancer le projet quand elles sont sur la défensive. Or, ça peut être un outil d'évolution qui fait monter tout un établissement sur des pratiques communes. J'ai de très beaux exemples dans les musées où tous travaillent ensemble, chaque jour, du gardien jusqu'au conservateur. Pour autant, il y a des fois, où l'ensemble du personnel n'est pas impliqué.

Est-ce qu'il faut y croire ?

E. K. : Je suis convaincue qu'il faut croire à la discipline de la conservation préventive, mais en cultivant le doute par rapport à nos connaissances. Je mesure tout ce que nous ne savons pas. La conservation préventive n'est pas dogmatique quand elle est fondée sur la bienveillance à l'égard des personnes, des objets et de l'environnement, et qu'elle se base sur la science. Si on se concentre sur ce que la science peut apporter, on est obligé de progresser. En vingt ans, j'ai observé des changements considérables.

Mais tout le monde n'a pas les compétences scientifiques pour arriver à ce niveau.

E. K. : C'est pour cela qu'il existe une différence importante entre faire de la conservation préventive au quotidien au sein d'un établissement et être consultant. Ce n'est pas le même métier ni le même positionnement.

Pensez-vous qu'un chargé de conservation préventive devrait avoir des compétences scientifiques ?

E. K. : Je forme souvent des personnes sur des sujets éminemment scientifiques. Je m'efforce en permanence de faire de la vulgarisation sachant que, moi-même, je ne suis pas une scientifique mais plutôt un relais d'informations. C'est stupéfiant ce que les personnes à qui je donne des cours sont capables d'absorber comme savoirs. Par exemple, les cours que je donne sur les micro-organismes sont sensiblement les mêmes pour les agents d'entretien d'une entreprise de nettoyage post-sinistre que pour les conservateurs. Mon niveau de langage va changer, mais ce sont les mêmes photos. Il n'y a pas tant de différences.

F. L. : Ce qui est vraiment important, c'est que la conservation préventive s'appuie sur des phénomènes physiques qui se mesurent, ce n'est pas un domaine uniquement abstrait. Même si ce n'est pas visible, il faut bien un

indice de comparaison pour plus tard. Par exemple, je suis responsable de la conservation préventive d'un musée. Chaque jour, je fais le tour des réserves et note ce que je vois. Je peux le faire pendant trente-cinq ans, mais l'objet que j'ai vu au début et celui d'aujourd'hui n'est plus le même. L'évolution, elle, est progressive, insidieuse, et la mesure permet de la voir. Je porte alors un regard différent sur ma collection et mon fonds. À mon avis, la conservation préventive doit rester pragmatique, sur le terrain.

Frédéric LADONNE
Architecte-programmiste
Atelier FL&Co
fl@flandco.fr

Éléonore KISSEL
Responsable du pôle Conservation et Restauration
Musée du quai Branly
eleonore.kissel@quaibrantly.fr

Anne BOTH
Équipe du Lahic (IIAC -UMR8177 CNRS EHESS)
bothanne@yahoo.fr